





Papier machine

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS HÉLOÏSE D'ORMESSON

Mazel tov, mister Poullaouec !, 2008. Pocket, 2010.

Une petite fête sur la planète, 2006. Pocket, 2007.

Fred et Mathilde, 2005.

AUX ÉDITIONS DENOËL

Tu devrais te maquiller, 2001.

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Tout va bien dans le service, 1992.

Corinne Roche
Papier machine

Éditions Héloïse d'Ormesson

Roman





Pour la traduction française :
© 2010, Éditions Héloïse d'Ormesson

www.editions-heloisedormesson.com

ISBN 978-2-35087-141-7

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.



Pour Judith



*Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom*

Paul Éluard, *Liberté*





I







PELOTONNÉE SUR SON LIT, Tali écoute un CD de Chet Baker qui appartenait à son père. Je m'assieds à côté d'elle.

« Vanessa a rappelé, et ensuite un certain Jordan. Ils demandent si tu vas te baigner avec eux cet après-midi.

– Dis-leur que je suis malade, répond-elle avec lassitude. Ils sont gentils mais ils ne comprennent rien, ils rigolent tout le temps. Ça me fatigue.

– Et Marine, tu ne veux pas la voir ? »

Tali fait non de la tête puis s'enroule sur elle-même, comme un animal qui veut garder sa chaleur.

C'est la fin du mois d'août, presque tous ses amis sont revenus de vacances. La rentrée approche, ils traînent. En remontant de la plage, trois d'entre eux passent sonner à la maison, leur serviette sous le bras. Le plus grand a les épaules rose vif, pelées par le soleil. Il me sourit, secoue ses tongs pleines de sable juste à côté du paillason : « Pourquoi elle ne veut plus venir avec nous, Tali ? On ne lui a rien fait, nous, on n'y peut rien si son père habitait loin. » « C'est vrai, elle le voyait presque pas, pourquoi elle répond plus au téléphone ? » ajoute un autre, plus petit.

Ils avancent vers sa chambre, je me mets en travers du couloir pour les empêcher de passer. Le grand me dévisage stupéfait, comme offusqué de mon audace. Derrière eux, une fille ricane en mordillant la médaille de son pendentif.

« Tali ne vous en veut pas mais elle a du chagrin. Laissez-la tranquille pour le moment et rentrez chez vous », dis-je lentement, en détachant les mots.

Je m'en veux un peu d'avoir articulé, comme si je craignais qu'ils ne comprennent pas. Mais dès le lendemain ils téléphonent de nouveau, puis reviennent sonner en écrasant le nez sur la vitre du salon, la main en coupe au-dessus de leurs sourcils pour tenter de m'apercevoir, et cette fois je n'ouvre même pas la porte. « Si ça continue, j'en parle à Marine ! » J'ai crié très fort pour être sûre qu'ils m'entendent, d'un ton que j'espère ferme et un peu menaçant, mais qui n'est que plaintif. Je devrais me défendre toute seule, Marine a l'âge de ma fille, mais cette phrase a frappé leurs cerveaux et, plus tard, j'apprendrai qu'en repartant, ils sont allés chez elle, il y avait quelque chose qu'ils n'avaient pas compris, a dit la fille au pendentif.



Ma fille passait le mois de juillet à Dublin, chez sa correspondante. Pendant son absence, le monde s'était divisé en deux : les sans-cœur (« Quatre semaines, il faut ça pour un séjour linguistique ») et les vrais amis qui comptaient les jours avec moi.

La veille de son retour, elle m'avait appelée pour me donner son heure d'arrivée. Elle parlait vite, d'une voix joyeuse ; j'avais répondu sur le même ton mais je redoutais ces retrouvailles tant



attendues. Je venais d'apprendre que son père était mort subitement.

Antoine et moi sommes séparés depuis quinze ans et c'est Max, son frère, qui m'avait téléphoné. « Le rapport du médecin est formel, m'a-t-il précisé, c'est un accident vasculaire, la mort a été foudroyante ». Je m'étais accrochée à ce mot brutal. Antoine n'avait pas souffert, voilà ce que je pourrais dire à Tali sans lui mentir.



Aéroport, matin de l'arrivée. Je la guette derrière la paroi de verre. Soudain elle apparaît en haut de l'escalier, l'air un peu perdu, me cherchant du regard. « C'est elle ! C'est la mienne ! » souffle en moi la femelle qui reconnaît son petit. Sa vue me cause un choc, comme si je m'étonnais qu'elle soit toujours la même, après ce mois interminable. Mais oui, c'est bien elle avec sa frange brune et bombée, ses yeux sombres, son magnifique sourire qui nous a coûté pas mal d'efforts à toutes les deux, son nez tout rond et sa bouille de quinze ans et demi. Elle porte le tee-shirt en soie des grandes occasions, et en bandoulière, un nouveau sac indien couvert de breloques et de broderies, à peu près semblable aux précédents.

Ça y est, elle m'a repérée.

J'agite la main en affichant un sourire forcé, comme avec un enfant qu'on sait condamné par la maladie, et qui continue à rire et à avoir des projets. Elle fait une grimace comique, genre : ce n'est pas le moment de se casser la figure dans l'escalier, et descend lentement les marches. Une fois dépassée la paroi de verre, elle se



jette dans mes bras. Ma vue se brouille, je l'étreins sans un mot. Alors, mettant mon émotion sur le compte du seul bonheur de la revoir, elle me tapote très gentiment le dos. Tout va bien maman.



Dès que nous arrivons à la maison, je cherche à exécuter la sentence et ce n'est jamais le moment. Elle est tellement contente de retrouver sa chambre, de manger du fondant au chocolat, de regarder *Les Simpson* à la télévision, dans son vieux pyjama, lovée comme un petit chat au creux du canapé. Tellement contente de distribuer ses cadeaux. Elle demande si ça nous plaît. Oui, c'est vrai ? Vous ne dites pas ça pour me faire plaisir ? Pour moi, *A Mum forever*, un petit livre de poèmes sur lequel je m'extasie et que j'emporte ensuite aux toilettes pour sangloter tranquillement.

Le lendemain, en revenant du supermarché, je la trouve assise devant l'ordinateur, en train de faire une partie de Solitaire. C'est le moment. Je le sais car mon cœur bat à tout rompre. Je prends à peine le temps de poser mes sacs, si elle se lève le courage me manquera. Depuis l'appel de Max, j'ai essayé toutes sortes de phrases et de formules. Je les ai même répétées tout haut pour m'exercer, et je voyais le visage incrédule de Tali, ses yeux agrandis par le chagrin, je la voyais souffrir de ma lenteur, attendre la suite avec effroi. Ces précautions ne feront que retarder la douleur, lui donneront peut-être de faux espoirs. Alors je prononce les vrais mots, les plus durs.



« Tali, j'ai une nouvelle terrible à t'annoncer. Je le sais depuis samedi mais je ne voulais te gâcher ton retour. Ton père est mort. »

Je m'approche mais elle bondit du fauteuil et s'écrie : « Quelle horreur ! » en regardant fixement le tapis, comme si le corps de son père était étendu à ses pieds. Puis elle fond en larmes. Je sors de ma poche le paquet de dix mouchoirs jetables que j'avais préparé depuis son retour et je lui en tends un, traîtresse que je suis, pendant qu'elle dévorait son fondant au chocolat et regardait *Les Simpson*, j'attendais de dégainer mon arme. Pendant quelques minutes nous restons au milieu de la pièce, chacune son mouchoir. Je pleure moi aussi, car les mots « ton père est mort », prononcés à voix haute, ont pris soudain tout leur sens. L'ordinateur émet des bruits bizarres, touché, coulé, continuant tout seul à mener la partie jusqu'à son terme.

« Justement, dit-elle, c'est ce jour-là que j'ai acheté mon sac indien, j'étais en ville avec Lucy. » Je la tiens serrée contre moi et j'essaie de caser cette phrase (oui, caser, je ne trouve pas d'autre terme) : « Il n'a pas souffert », mais quelque chose m'en empêche. C'en est assez pour aujourd'hui, assez sans apprendre qu'on peut mourir en souffrant.



Nous sommes peu nombreux au funérarium, quelques cousins et amis. L'employé nous conduit dans une salle, désigne le banc du premier rang. « Je vais demander à la famille proche de s'avancer », dit-il. Je ne sais pas si j'en fais partie. Il me semble que oui, à première vue, tout ce qui concerne ma fille me concerne



forcément aussi – pensée suspecte, à y regarder de plus près. Max et Tali s’approchent et je reste derrière, à côté de cousins éloignés. Personne n’a préparé de prière ni de texte. Nous ne devons pas être les seuls dans ce cas, tristes et muets, et c’est l’employé qui prononce à notre place les dernières paroles, nos paroles d’adieu à Antoine Parnes.

Puis nous nous retrouvons chez Max. Il habite une maison de deux étages aux proportions respectables ; son entreprise de plomberie, devenue prospère après des années de labeur, occupe tout le rez-de-chaussée. Max est petit, costaud, l’œil inquiet. Un concentré d’énergie toujours sur le qui-vive, dans cette maison qui ne lui va pas très bien. Trop bourgeoise pour lui.

Il m’aide à ranger dans mon coffre plusieurs cartons destinés à Tali, qui contiennent des disques et des livres d’Antoine. Je les reconnais tous, y compris ceux que je n’ai jamais lus et que j’évitais de regarder quand j’écrivais mon premier manuscrit. Ce sont maintenant des amis retrouvés. Même Bossuet, ce raseur, n’est plus qu’un vieil orphelin. Puis j’aperçois cinq romans signés de mon nom ; parmi les couvertures unies et austères, leur jaquette en couleur ne fait pas très sérieux. Je les feuillette l’un après l’autre ; Antoine a écrit son nom et la date sur la première page, comme dans tous ses autres livres, et il les a annotés. Malgré moi, je me livre à un rapide calcul : ce deuxième roman publié en pleine guerre froide (j’ai nommé ainsi ces années où je pensais être bannie), il l’a acheté dès sa parution, en a souligné certaines phrases de son critérium en métal ! Et pendant qu’il écrivait *très juste et bien vu* dans la marge, je laissais sur son répondeur des messages suppliants qui restaient lettre morte.



Dans le salon, tout le monde s'occupe de préparer le buffet. Un cousin aligne des verres sur des plateaux, se demande en fronçant les sourcils si le plat ovale sera assez grand. Tali plie maladroitement des serviettes en papier qui s'empressent de se déplier, elle finit par les coincer sous les assiettes. Elle vient ensuite me voir, l'air embêté : « Quand les gens me disent : “toutes mes condoléances”, est-ce que je dois répondre “merci” ou “vous aussi” ? »

Et à moi aussi, on présente des condoléances.

Bizarrement, notre séparation est effacée, je suis accueillie et consolée comme une veuve, comme si le destin m'avait éloignée d'Antoine, qu'un mauvais coup du sort, guerre ou catastrophe naturelle, nous avait empêchés d'être heureux ensemble – comme si je ne l'avais pas quitté un beau matin avec mon bébé sous le bras. On me plaint, on m'assure que mon mari laisse un grand vide, je n'ose préciser que je me suis mariée ensuite, avec un autre, qu'Antoine et moi ne l'étions pas. Ce serait pire encore, comme si j'enterrais mon amant.

Même Max semble l'avoir oublié. Assis sur le canapé à côté de Tali, il convoque les bons souvenirs.

« L'année où on habitait ensemble, ton père et moi, commence-t-il, on avait acheté une voiture ; à l'époque il bossait dans les assurances. Un jour, j'étais pressé, je lui donne un billet de cent francs. “Antoine, je lui dis, va me mettre de l'essence dans la 2 CV.” J'attends, j'attends... Trois heures après, il se pointe avec un bouquin de Sophocle, et plus un centime en poche ! » Il se frappe le front avec une expression de désespoir et Tali rit avec lui. Elle tient son verre des deux mains pour ne pas le renverser.





Avant de repartir, je prends Max à l'écart : « Tu as bien dit : “À l'époque Antoine bossait *dans les assurances*” ? » Ces mots étranges déclenchent une espèce de rire, je regrette aussitôt ma question, j'en ai presque honte. Non, j'ai dû mal comprendre, difficile d'imaginer Antoine, lui-même pétri de doutes, en train de vendre une assurance à qui que ce soit, à peu près comme si moi, je m'enrôlais dans la Gendarmerie. Mais Max se met à rire aussi : « Il conseillait aux clients de résilier leur contrat pour faire le tour du monde, enfin, le truc habituel... » J'hésite un peu avant de lancer : « Quel truc ? » Un pan de vie inconnu, dérobé, s'ouvre devant moi. C'est comme s'il était encore un peu plus mort et qu'un étranger, un nouvel Antoine, venait de surgir. Max me regarde, décontenancé, puis me prend fraternellement contre lui. Tous deux unis devant le mystère Antoine. « S'il ne t'a rien dit, c'est qu'il avait honte, dit-il avec douceur... Et tu sais à quel point il aimait Tali. Il parlait d'elle sans arrêt. » Mais oui, je sais, j'ai compris, il ne la voyait presque jamais et elle était sa seule raison de vivre, je connais par cœur cette langue de bois idiote, elle aurait préféré qu'il l'aime un peu moins et qu'il la voie un peu plus, et tandis que je m'efforce de dissimuler cette flambée d'irritation, Max m'entraîne vers son arrière-bureau où s'entassent des catalogues, des échantillons de carrelage, des systèmes de vidange, si bien que la vie cachée d'Antoine et la source de son mal seront pour toujours associés à la réussite héroïque et besogneuse de Max, son jeune frère. Associée aussi à une grande affiche cartonnée, où une fille blonde sourit, nue dans une cabine de douche en verre dépoli aux trois quarts.





En sortant de l'arrière-bureau, je décide d'enfouir le plus profondément possible le récit de Max jusqu'au jour où je pourrai y repenser sans trembler, j'appelle Tali puis nous repartons pour Roquemer, le coffre et l'arrière de la voiture bourrés de livres et de disques. Les kilomètres défilent et je refoule les images du père furieux, en haut de l'escalier de la maison de Torville.

